

Militant de la peinture, militant de la plastique pure, une dernière prise de position de Badiou.

D'abord un rappel sur ce qu'il faut entendre par « grâce événementielle », et cela vaut aussi bien en politique qu'en peinture. Nous citerons la rencontre entre Daniel Bensaïd et Alain Badiou, qui est assez éclairante sur ce point.

Bensaïd : « « - Le nom poétique de l'événement est ce qui nous lance hors de nous-mêmes, à travers le cerceau enflammé des prévisions.»¹ Et qui fonde une fidélité. Il s'agirait donc de se rapporter à la situation selon l'événement. Être sujet, ce serait être saisi par une fidélité : « N'oublie jamais ce que tu as rencontré. » La fidélité est « rupture continue et immanente », dont la maxime éthique est l'impératif de « Continuer ! » On comprend cet impératif de résistance face aux restaurations thermidorienne. Son corollaire est la trahison. Mais on ne trahit que ce à quoi on s'était engagé. Ce rôle révélateur de l'événement soulève le problème de l'attitude militante. Faut-il l'attendre patiemment ? Faut-il œuvrer à le faire advenir ? Tu récuses l'attente passive car « il est de l'essence de l'événement de n'être précédé d'aucun signe, et de nous surprendre de sa grâce »². Pourtant, que faire, si nul signe n'annonce l'événement, s'il s'agit de lui rester disponible, s'il est détaché de toute détermination historique, non seulement intempestif, mais inconditionné, jailli de rien, faisant irruption dans le temps comme un missile d'éternité ? Et comment évaluer la portée de vérité d'un événement ? Comment discerner son simulacre, l'anecdotique élevé abusivement par l'opinion au rang d'événement, de l'événement authentique, capable de fonder une fidélité à la vérité qui s'y est subrepticement manifestée ?

Badiou : - Si on est militant, on est dans le très patient et interminable travail des conséquences. La maxime, je l'ai dit, est « continuer ! » Elle s'oppose clairement à toute doctrine de l'attente et de la passivité ! Nous n'attendons nul signe, même si le déchiffrement et l'organisation militants des conséquences peuvent croiser des intensités neuves, relançant la conviction que des processus de vérité sont possibles. Les grèves de décembre 1995, le « non » au référendum sur la constitution européenne, peuvent bien être appelés « signes » (ce qui est du reste une continuation de la métaphorique « religieuse » !). Quant à la distinction entre « événement » et simulacre ou anecdote médiatique, j'en dirai deux choses. Il y a une théorie formelle de cette distinction, complètement déployée dans *Logiques des mondes*. Cette théorie concerne l'intensité d'apparition et la nature logique des conséquences. Mais il est vrai cependant que la formalisation venant toujours tard, il y a une dimension de pari, d'absence de garantie, qu'on ne peut éliminer. Le militant l'est à ses propres risques, même s'il consolide, chemin faisant, les raisons de tenir ce qu'il soutient pour fondé.»³

Rupture de l'événement: c'est une grâce comme sur le chemin de Damas, et une fidélité. La fidélité est rupture continue et immanente, comme chez Althusser, mais il manque - en art - une ligne de partage avec l'ennemi. Badiou le reconnaît dans les actes d'un débat sur l'art contemporain qui viennent de paraître.⁴

1 Alain Badiou, *Conditions*, Paris, Seuil, 1992, p. 100.

2 Alain Badiou, *Saint Paul*, Paris, PUF, 1997, p. 119.

3 Daniel Bensaïd entretien avec Alain Badiou dans *Contretemps* n°15 février 2006 en ligne.

4 Alain Badiou, *Esthétique et philosophie*, Editions du Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne Métropole, décembre 2012.

Maintenant que dit Badiou sur la militance picturale ?

Face à deux interlocuteurs acquis à l'art contemporain, il aura marqué une grande différence d'appréciation et de position notamment à deux reprises. D'abord au sujet des Jeff Koons exposés au château de Versailles : il imagine ajouter des ordures véritables et des rats pour faire bonne mesure. Il évoque ensuite deux amis anglais, des artistes, qui se sont mis en quête d'un droit à la subversion! Badiou plaide d'ailleurs pour un héroïsme non transgressif distinct de l'héroïsme transgressif antérieur. Il affirme la nécessité d'un art plus calme, très calme même, et l'on pense bien sûr aux paysages de Monique Stobienia: nous sommes en novembre 2008, Badiou terminait son livre avec Monique. Les actes de la rencontre avec Mehdi Belhaj Kacem et Alexandro Costanzo au Centre d'art contemporain de Saint-Etienne, viennent donc de paraître trois ans après.

Répondant d'abord à Costanzo qui présente la philosophie de Badiou comme un « gardiennage du réel » en rapport avec le fameux « berger de l'Être » heideggerien, il se démarque toutefois de cette thèse de Costanzo qui dévoluait à l'art contemporain la garde de l'absence ou de la présence en retrait de l'Être: « L'art, notamment contemporain, aurait donc pour valeur ou fonction de présenter l'absence de cette présence. C'est une doctrine puissante et cohérente mais elle suppose un arrière-plan historial. Elle suppose le grand récit heideggerien qui est que, depuis les Grecs, la pensée a oublié l'Être et a même scellé l'oubli de cet oubli, et que la poésie, l'art, le penseur peuvent restituer, non pas immédiatement, la présence perdue, mais au moins la mémoire de l'absence de cette présence. [...] Cette mélancolie spéculative et nostalgique n'est pas mon élément. Donc, je distinguerai « gardiennage du réel » et « berger de l'Être ». »

Le « gardiennage du réel » répond à la désorientation subjective, à la désorientation de la pensée. Badiou se réclame à nouveau d'une pensée platonicienne et marxiste en lutte contre tous les dispositifs mentaux liés à l'opinion et à l'idéologie, à tout ce qui fait obstacle et interdit l'accès au réel. « Et cela toujours, en définitive, dans les intérêts des puissances dominantes. Donc, « gardiennage du réel » veut dire tentative de réorientation, ou recherche d'un lieu pour une réorientation. Et cette recherche d'un lieu où une réorientation est possible, c'est effectivement une tâche majeure de la philosophie. » Celle-ci indique plutôt l'existence de ce lieu qu'elle ne le construit: « C'est-à-dire qu'un lieu de réorientation peut se matérialiser dans les œuvres d'art, des figures nouvelles de la politique, une rencontre amoureuse, une révolution scientifique... »

Pour ouvrir les accès partiels à la réorientation dans les failles ou les brisures de la domination, il faut intervenir dans la circulation, cette désorientation contemporaine, la circulation et la communication. Il faut donc chercher et créer un point de rupture, « une temporalité précisément au point de la coupure, et donc une temporalité calme. Je pense que, y compris artistiquement, la directive générale serait: quels sont les moyens sensibles de créer quelque part un nouveau calme, un calme inconnu? Il faut chercher les moyens de la création d'un calme inconnu. ⁵» Nous prenons ce calme pour nous, artistiquement, l'allusion paraissait clair si l'on pense à l'actualité de la collaboration de Badiou avec Monique, à cette époque.

Héritier de la violence politique et artistique passée, « il faut créer son lieu, sinon on continue à être dans les périphéries de la circulation. Et constituer son propre lieu, c'est constituer la possibilité d'un retrait, d'une base arrière, d'une zone libérée mentale - et non pas spatiale - que vous pouvez toujours regagner comme le point d'un nouveau calme. » Le courage sera désormais celui de ralentir, de ne pas accélérer pour construire dans ce calme une temporalité

⁵ Ibid., p. 45.

différente, et du point de vue de ce calme y déployer une œuvre, « du point de vue même du calme, tenter d'organiser les conséquences de la coupure ». Ainsi le courage contemporain est le courage du calme, de la coupure, de l'interruption. Mais par rapport à quoi? De quoi est-elle la coupure?

Pour nous la réponse est claire: à l'égard justement de l'art contemporain, même si Badiou ne le dit pas: il le montre. L'art contemporain en termes heideggeriens serait justement une perte extrême d'authenticité, Heidegger l'a dit, et se laisserait surtout penser comme arraisonnement par le ready-made. Nous avons développé ailleurs une pensée heideggerienne de la peinture tenant compte de différents penseurs heideggeriens de l'art, mais contre les « peintres de l'Être », et pour la défense de la forme plastique d'ailleurs présente dans le texte de Heidegger.

Et le lieu du calme, c'est la peinture de Monique, les portraits de Derrida, et même maintenant notre *galerie plastique pure*, récemment ouverte à deux pas du centre Beaubourg.

Ce qui est étonnant c'est qu'il est question, dans ce débat, du poète comme berger de l'Être. Or je ne me souviens pas de cela, du moins dans l'apparition de la formule chez Heidegger (*La Lettre sur l'humanisme*). Il s'agit plutôt de l'homme comme berger de l'Être, qui se tient dans l'éclaircie de l'Être. Le poète serait plutôt un intervenant ultérieur (même si l'homme habite en poète) - on connaît la dénégation de Heidegger dans « L'Origine de l'œuvre d'art »: la poésie n'est pas la *Dichtung*, mais quand même, il y a prééminence nous dit-il de la poésie pour penser l'art comme dévoilement de la vérité -, le poète serait ce personnage intrusif, qui vient tout de suite habiter l'ouverture que les autres arts et en particulier la peinture auront créée, pour l'occulter et en faire justement de l'art contemporain, du dadaïsme ou du surréalisme.

Nous en venons à la question de l'ennemi. Car la temporalité du calme et de la coupure, de la fidélité à cet événement différent qui accorde la grâce universelle au point de la coupure, de quoi et de qui est-elle la coupure et l'interruption?

« La question de l'ennemi, c'est aussi la question de la puissance de l'art. Quand on voit qu'il n'y a plus d'ennemi, il faut s'interroger non pas sur la question de l'ennemi, mais sur la question de l'art lui-même. [Badiou vient d'ironiser sur Jeff Koons à Versailles, à la suite d'une question du public] Où en est-il pour qu'en fin de compte il ne dérange plus personne? » L'ennemi est un guide pour Badiou, il permet de savoir un peu ce que je fais par rapport aux obstacles que je rencontre. D'autant que parlant de ces amis anglais, artistes, auxquels nous avons fait allusion « il est insensé de demander à l'Etat le droit à la subversion ». « C'est la situation actuelle, et la construction de l'ennemi n'est pas encore faite. » Alain: encore un effort pour construire l'ennemi en art.

Surtout qu'il annule une des originalités foncières de l'art contemporain, une originalité particulièrement négative à l'égard de la peinture: « [...] donc l'idée d'installation est centrale, installation dans un sens beaucoup plus vaste que dans son sens technique. Toute œuvre d'art est en réalité une installation, une composition formelle avec le matériau disponible, qui est en réalité le matériau universel, le matériau tel que l'histoire nous le livre en tant qu'histoire achevée. »

Toutefois ce qui va être décisif, c'est sa réponse à la question du beau, que Mehdi Kacem réduit à un « kitsch » définitif: « le beau ne peut plus être que *kitsch*. Le kitsch, c'est le concept de l'impossible assumption du Beau ».

C'est plutôt l'héroïsme non transgressif comme beauté: « De ce point de vue là je sauverais éventuellement le beau, en disant: on conviendra d'appeler beauté, ou beau, ou relevant du beau, la procédure de vérité pour autant qu'elle est dans le registre de l'art.

Si l'on veut être plus précis, on pourra dire que beauté, c'est là où il y a un déplacement de la lisière entre la forme et l'informe. Si l'on analyse précisément la singularité de la création artistique, elle est toujours, dans son mouvement, une incorporation formelle de quelque chose qui était enregistré antérieurement dans le domaine de la non-forme ou de l'informe. C'est donc toujours un progrès de formalisation au sens le plus général du terme, c'est-à-dire l'invention ou disposition des formes. »⁶

Beauté d'indifférence, inframince? Cela m'étonnerait.

Badiou: grâce et fidélité - en peinture.

Juin 2012

⁶ Ibid., p.88.